

CAHIERS
TRISTAN L'HERMITE

XVIII

1996

PAYSAGES TRISTANIENS

MICHEL CHAILLOU
A LA RENCONTRE DE TRISTAN

Libres propos
recueillis par Gisèle MATHIEU-CASTELLANI
et Jean-Pierre CHAUCHEAU

Françoise GRAZIANI
*La description du monde :
Tristan et la cosmographie*

Chantal LIAROUTZOS
« *La Lyre* » ou le paysage bouleversé

TRISTAN L'HERMITE
A Madame la Comtesse de C...
Présentation de J.-P. Chauveau
(« A propos d'une solitude »)

Alain BRISSAUD
L'ambiguïté de la Sultane sœur
Henri GERBAUD
Au sujet de « L'Office de la Sainte Vierge »

Bibliographie - Chronique

ROUGERIE

L'AMBIGUÏTÉ DE LA SULTANE SŒUR

« Nous ne savons en réalité de l'histoire d'*Osman* qu'une seule chose, c'est que cette tragédie resta au moins une quinzaine d'année au répertoire » (1). Alors dans l'air du temps, cette œuvre de *Tristan* connut donc un certain succès ; à plus d'un égard, elle conserve aujourd'hui son intérêt. « Il est certain que c'est une tragédie d'une beauté toute hiératique qui mériterait d'être redécouverte » (5).

La pièce relate les suites d'une publicité mensongère : *Osman*, le jeune sultan ottoman, s'éprend de la fille de son muphti au seul vu d'un portrait embelli habilement glisse sous ses yeux. Au coup de foudre devant la miniature succède la déception face au modèle. Implacables, le temps perdu et la rancœur conduisent au tombeau les protagonistes de cette naïve escroquerie amoureuse. Parmi les personnages, *Osman* et la fille du muphti suscitent en général la louange des commentaires (1), (2), (3). Moins prisée des critiques, la sultane, sœur d'*Osman*, se voit reprocher une présence épisodique et un discours peu crédible. Serait-elle une figure de commodité, une faiblesse de l'auteur ? En voici une autre interprétation, qu'aucun signe n'impose, sinon la cohérence du rôle, mais qu'aucun non plus ne condamne.

Le rideau s'ouvre sur un cauchemar. La sultane vit en songe, à voix haute, l'assassinat de son frère *Osman*. Lorsque *Léontine*, l'esclave préférée, tente de rassurer sa maîtresse, celle-ci lui rétorque :

*Je croirais, comme toi, que toute cette peur
Naîtrait d'une chimère et d'un songe trompeur,
N'était que nos apprêts et la rumeur publique
Me le font estimer un songe prophétique.*

A bien réfléchir, le prétendu cauchemar ressemble à un pressentiment exprimé dans la demi-conscience du réveil.

Puis la sultane interroge *Fatime*, son autre esclave :

*La fille du muphti s'oppose à notre bien ;
En voyant son portrait, Osman la crut si belle,
Que son retardement n'est que pour l'amour d'elle [...]
Fut-ce par accident ou fut-ce par adresse
Que tu le laissas choir aux pieds de sa Hautesse ?*

L'accusation est grave car, embrasé par sa nouvelle passion, le sultan retarde inconsidérément son départ de Constantinople, où son trône est en danger. *Fatime* se défend d'avoir provoqué l'événement et prétend que son seul désir est de rester l'esclave de sa maîtresse. Celle-ci lui réplique, cinglante :

*Les fuseaux de ton sort ne roulent pas ainsi ;
La sultane future en prendra le souci ;
Tu ne saurais manquer d'être dans son estime.*

Voilà pour les espérances ; quant à la réalité, elle pourrait se révéler autre :

*Si le malheur aussi vient à nous accabler,
Que ces soldats mutins que l'on voit s'assembler,
Avecque leur désordre augmentent leur licence
Et privent le sultan de sceptre et de puissance,
L'innocente Fatime, à qui la chaîne plaît,
Demeurera toujours esclave comme elle est.*

Cette ironie suffit à classer la sultane comme perspicace et subtile. Au spectateur d'analyser en conséquence ses attitudes et ses propos, à commencer par les plus naïfs.

Après avoir remis Fatime à sa place, sa maîtresse demande à Léontine d'aller consulter son oncle Mustapha, l'ancien souverain détrôné pour débilité mentale, afin de lui soumettre son cauchemar :

*Toi qui de Mustapha prends un soin charitable
Et dont il a toujours la visite agréable,
Va voir cet homme saint, cet illustre parent,
A qui de l'avenir le cours est apparent.*

Un songe si explicite a-t-il besoin d'une interprétation ? Est-il vraisemblable qu'un esprit aussi fin que la sultane ait tant d'admiration pour un débile ? La nièce ne s'emploierait-elle pas à flatter un oncle qui pourrait bien être rétabli sans tarder sur le trône ?

Là-dessus, Osman entre en scène. Au lieu de quitter discrètement une capitale en ébullition, menacée par les troupes étrangères, il y attend la réponse du muphti à sa demande en mariage. La sultane tente de le convaincre de son égarement par une déclaration de principe. « Par son constat douloureux des défaillances et de l'aveuglement de son frère, cette princesse communique une image en creux du prince parfait » (4). Mais est-ce bien là l'argumentaire fraternel et chaleureux qui serait susceptible d'emporter l'adhésion profonde du souverain ?

Ainsi, après une philippique du sultan contre ses janissaires, sa sœur se contente de constater :

Ces soldats sont pourtant un corps considérable.

Puis elle critique sans complaisance le comportement politique de son frère :

*Il eût fallu tenir la chose plus secrète ;
Il eût été besoin que vous fussiez parti
Devant que dans la ville on en fût averti.*

Elle se révèle au courant de tout ce qui se passe, avant même le souverain. Elle n'hésite pas à dénoncer avec véhémence le traître supposé :

*L'aspic qui s'entortille à l'heure qu'on l'enchanté,
A bien moins de replis que cette âme méchante.*

Concernant enfin l'affaire du portrait, elle suggère un coup monté. En fin de compte, Osman se résigne à quitter sa capitale la nuit suivante. Mais quand arrive un message lui laissant

espérer une réponse favorable du muphti, on devine que sa résolution est déjà oubliée.

Le second lever de rideau trouve la sultane en train de se donner bonne conscience, devant ses esclaves, en priant le Ciel de dessiller les yeux de son frère. Décidément, sa prémonition de la nuit passée apparaît de plus en plus vraisemblable, compte tenu de l'aveuglement d'Osman :

*On a beau le presser, on a beau l'avertir, [...]
Il fait dresser son lit lors qu'on ouvre sa tombe.*

Le jeune sultan est de ceux qui passent en force. Sa sœur raisonne en finesse. Sans doute ne voit-elle pas sans quelque plaisir s'enfermer un prince sûr de lui pour lequel, certes, elle éprouve de l'affection et du respect, mais dont elle jalouse et condamne le comportement. S'il s'acharne à engloutir son trône, pourquoi plonger avec lui ? Arrive Osman, persifleur, qui demande à sa sœur d'expliquer rationnellement les talents de décrypteur de songe qu'elle prête au sultan détrôné. La réponse, très conventionnelle, n'emporte en rien l'adhésion. Elle est un prétexte pour mettre en cause Mustapha, puis pour prendre sa défense. La princesse a des raisons cachées de s'afficher comme disciple et protectrice de l'ancien souverain, notamment devant Léontine qui pourra tout rapporter à l'intéressé.

Quand survient la fille du muphti, le sultan tombe de haut. Après avoir constaté, consterné, que

Le portrait qu'on en fit est un portrait flatté,
il la renvoie. D'un point de vue politicien, sa décision est désastreuse. A ce moment crucial, l'humiliation du plus haut dignitaire religieux lui assure un large éventail de nouveaux ennemis.

*Le prophète là-haut n'aura point de puissance,
Ou devant qu'il soit peu j'en aurai la vengeance.
Il aura contre lui tous les bons musulmans
Les anges, les humains, les cieux, les éléments,*
promet l'inconduite en quittant la scène. Elle est suivie par Fatime, chassée par sa maîtresse sous le regard amusé de Léontine qui pressent avoir fait le bon choix en courtisant plutôt l'insignifiant Mustapha.

Au troisième acte, après avoir remâché son déshonneur, la fille du muphti avoue sa passion secrète pour Osman, qui domine son désir de vengeance. Là-dessus un messenger lui rapporte les derniers événements : une foule armée s'appêtait à prendre d'assaut le palais lorsque le jeune sultan en est sorti ; serein, magnifique, prestigieux, il a calmé l'émeute comme par magie.

Alors qu'Osman et son précepteur débattent, à l'acte IV, de la conduite à tenir, la sultane, absente l'acte précédent, vient faire sa dernière apparition. Sur un ton bouleversé qui

dissimule sa probable satisfaction intellectuelle, elle constate la réalisation de ses funestes présages :

*Tu n'as fait qu'échapper de l'orage passé,
Seigneur, tout est perdu : vingt mille hommes en armes
Menacent le sérail et viennent fondre ici ! [...]
Et je vois qu'aussitôt il est recommencé !*

Manifestant à nouveau l'existence de son réseau d'information, elle dévoile comment le muphti joue un rôle clef dans cette révolte. Une délégation des mutins arrive alors ; elle réclame d'Osman qu'il lui livre trois proches collaborateurs et renonce à quitter la ville. Le sultan refuse.

Le dernier acte s'ouvre sur un monologue d'Osman, affronté à sa déchéance : Mustapha vient d'être rétabli sur le trône. Le prince déchu va-t-il recevoir le soutien actif de sa sœur ? Non, c'est la fille du muphti qui entre lui déclarer sa passion, encore plus intense, encore plus pure, et lui offrir son aide. Osman, amplement prévenu par la sultane à l'égard du muphti et des siens, lui réplique froidement et quitte la scène. Inconsolable, celle qui a tout tenté pour le sauver reconnaît avoir demandé à Fatime d'attirer sur son portrait enjolivé les yeux du souverain. A la nouvelle qu'Osman vient de succomber, héroïque, après avoir longtemps tenu tête à la troupe révoltée, elle se perce de trois coups de poignard ; Fatime, craignant la vengeance de sa maîtresse, prend elle aussi le chemin de la tombe.

Chaque personnage concourt ainsi à l'issue de la tragédie. Certes, le rôle ambigu de la sultane autorise plusieurs interprétations, notamment celle de Bernardin : « Personne craintive, mais attachée à ses parents, qu'elle tremble pour son frère en danger ou qu'elle défende contre sa colère son oncle Mustapha, que sa tendresse pour Osman lui fasse blâmer un amour qui compromet son salut, ou que, pour lui complaire, elle accueille au contraire avec une politesse empressée celle qui va devenir sultane reine, qu'elle manifeste du dépit contre l'esclave qui vante au sultan attentif les charmes de la fille du muphti, ou que, dans sa joie de la disgrâce de la jeune fille, elle se hâte de chasser cette même esclave, la sultane sœur n'est jamais pour nous intéresser beaucoup : c'est une figure à peu près insignifiante » (1).

On peut aussi soupçonner, derrière l'apparence de la princesse, l'ombre moins anodine qui pressent le drame dès la première scène mais qui, sous des airs irréprochables, par lâcheté, jalousie et calcul, laisse Osman courir à sa perte. La sultane, en effet, a de bonnes raisons de jalouser son frère et la fille du muphti, mais elle est trop maîtresse d'elle-même pour en manifester le moindre signe. Elle juge surtout Osman incontrôlable. En conséquence, elle s'abrite durant la tempête derrière un paravent sans faille d'amour familial et de piété, tandis qu'informée de tout en temps réel, elle analyse soigneusement les êtres et les événements. Dans un premier temps,

elle ménage les deux sultans ; puis, quand il est clair que le vent a tourné, elle abandonne son frère à son destin et sort indemne de la tourmente. Qui pourrait empêcher une voix si subtile de bientôt dominer un souverain débile ?

Alain BRISSAUD.

NOTES

(1) N.M. BERNARDIN, *Tristan L'Hermite*, Paris, Picard, 1895.

(2) Claude K. ABRAHAM, Jérôme W. SCHWEITZER et Jacqueline VAN BAELEN, *Le théâtre complet de Tristan L'Hermite*, Préface d'Amédée Carriat, The University of Alabama Press, 1975.

(3) Thomas BRAGA, « Le dépaysement moral dans le théâtre de Tristan », *Cahiers Tristan L'Hermite* II, 1980.

(4) Nicole MALLET, « Osman et les politiques », *Cahiers Tristan L'Hermite* XVI, 1994.

(5) Nicole MALLET, « Tristan monarchiste entre idéalisme et opportunisme », *Cahiers Tristan L'Hermite* XVI, 1994.